

Le Monde

8 Novembre 2012

Une « Tempête » avant la tempête

Par Marie-Aude Roux

Une première tempête s'était déjà levée sur New York avant l'arrivée de Sandy : *The Tempest*, de Thomas Adès, qui a fait son entrée au Metropolitan Opera le 23 octobre dans une nouvelle production mise en scène par Robert Lepage.

Le second opéra du jeune compositeur britannique (après le très décomplexé *Powder Her Face* de 1995, premier ouvrage lyrique à traiter vocalement une scène de fellation - on est loin du fameux "*Mh mh mh mh*" de Papageno, cadenassé sur ordre de la Reine de la nuit par Mozart !) a recueilli tous les suffrages dès sa création le 10 février 2004 au Covent Garden de Londres. Quelques mois plus tard, la création française à l'Opéra national du Rhin (dans le cadre du festival Musica de Strasbourg) confortait un succès qui allait donner lieu à de nouvelles productions (celle de Jonathan Kent à Santa Fé en 2006), avant la reprise londonienne de 2007 (mise en scène par Tom Cairns) et l'enregistrement paru chez EMI en 2009.

Premier atout de cette inscription au patrimoine lyrique du XXI^e siècle : le sujet tiré de la pièce de Shakespeare ; la librettiste, Meredith Oakes, a concentré l'action autour des thèmes du pouvoir, de la vengeance et du pardon. Le magicien Prospero, spolié de son royaume de Milan par son frère Antonio, a échoué avec sa fille Miranda sur une île inconnue. Méditant sa revanche, le magicien y fait régner un pouvoir absolu, asservissant les créatures de l'esprit - Ariel - et celles de la chair - Caliban, fils de la reine Sycorax, qu'il prive de son trône. Apprenant que le navire de son frère félon est en vue, il déclenche une terrible tempête : les naufragés sont désormais à sa merci. Mais Ferdinand, le jeune fils de son frère, rencontre Miranda. Contraint au pardon par l'amour, Prospero quitte l'île avec eux vers ce qui fut son passé.

La Scala pour décor

La mise en scène de Robert Lepage a tourné le dos aux excès technologiques de son *Ring* wagnérien "*le plus cher du monde*". Sans renoncer au merveilleux. C'est en effet à l'intérieur de la Scala de Milan, refuge au coeur même du royaume perdu de Prospero, qu'il a sis son île symbolique et mentale. Histoire de rassurer le public ? Non pas, car la musique luxuriante et inventive d'Adès a tout pour séduire sans heurter. Complexe et habilement écrite pour l'orchestre, elle témoigne d'une science exacte de la vocalité qui a assimilé l'histoire du genre opératique sans y perdre sa personnalité.

Du théâtre milanais, vu sous tous les angles, on retiendra notamment la scène finale de l'embarquement - plateau radeau montré en coupe longitudinale avec cintres et dessous, comme pour rappeler que les marins furent les premiers techniciens des théâtres. Mais Lepage est aussi un génie des contes qui sait transformer un lustre en harpie griffue sous les cris punitifs d'Ariel.

La direction du compositeur a galvanisé les musiciens du Met, avec une distribution d'exception. Le Prospero de Simon Keenlyside, créateur du rôle, avec ses tatouages de Huron, le saisissant Ariel d'Audrey Luna au corps de gymnaste et aux suraigus stroboscopiques, la Miranda charnelle d'Isabel Leonard, le Ferdinand idéal d'Alek Shrader, le Caliban madré mais émouvant d'Alan Oake. On a aimé les remords éplorés de William Burden en roi de Naples, l'Antonio de Toby Spence, ex-Ferdinand de la création londonienne.

Il a fallu huit ans pour que *La Tempête* aborde aux rivages du Met. En faudra-t-il autant avant qu'elle n'arrive à l'Opéra de Paris ? En attendant, on sera fort avisé de se rendre le 10 novembre dans l'un des quelque cent cinémas de France où Pathé Live diffuse en direct du Met et en HD *The Tempest*, troisième événement new-yorkais de l'automne, après Sandy et les élections présidentielles.